

MON CHIEN.

J'ai eu, dans le cours de mon existence, trois amis dont j'emporterai le souvenir à jamais au-delà de ce monde.

De ces trois êtres aimés, deux sont partis! ma femme seule m'est restée, pour perpétuer un sourire dans ma vie, et nous parlons ensemble, chaque jour des chers disparus.

Je veux vous dire, d'abord, ce que furent pour moi ceux qui ne sont plus. Je vous en parlerai plus tard de celle dont le dévouement affectueux a tant contribué à me rendre moins cruelle l'absence des deux autres.

Mon chien—c'est par lui que je commence—s'appelait l'Ours. Il avait à peine trois ans lorsqu'il me fut confié par le hasard nous mit pour la première fois en présence. C'était à la pointe des Carvis où je cherchais un abri contre la banquise que pensaient les vents du large. La mer était grosse et les amas de glace—le rempart comme nous le disions sur la côte—en faisant saillie au-dessus du plain, rendait le débarquement assez périlleux.

Très occupé de ma personne et de celle de mon engagé, je portais très peu d'attention aux objets épars dans le canot. Il en résultait qu'en arrivant en contact avec le rivage, la vareuse de laine que j'avais abandonnée pour être plus libre de mes mouvements, fut emportée par la mer. Je la croyais trois fois perdue.

Une fois le canot rendu sur le sommet du rempart et le butin en sûreté, nous nous disposions à gagner la maison d'un pêcheur, lorsque Thomas, mon engagé, attira mon attention sur l'une des grandes houffes qui s'apprêtaient à déferler sur le rivage glacé. La tête d'un chien, tenant entre les dents la vareuse emportée, surgissait au-dessus du flot. Le choc de cette houle devait être terrible: qu'allait-il advenir de l'imprudent et courageux animal? Le flot se gonflait de plus en plus, il se couronnait déjà d'écumme, quelques instants encore il allait déplier. Le chien, en voyant se former la crête écumeuse, avait fait volte-face et se maintenant tête au large, de telle manière que lorsque la vague énorme se brisa, il était encore à quelques pieds du rivage où le flot, qui se retirait, le déposa sans secousse. En un clin d'œil il eut franchi le rempart et s'ébrouait avec conviction en terrain sec, que nous n'étions pas encore revenus de notre étonnement.

J'appelai l'habile nageur, qui vint sur le champ déposer à mes pieds ma vareuse raidie. Je lui donnai quelques caresses et lui fis de nombreux compliments sur son habileté. Les mouvements répétés de sa queue m'indiquèrent qu'il les recevait avec plaisir. Ce devoir de gratitude accompli, nous gagnâmes le log-house de Gagnon, le pêcheur, où la chaleur bienfaisante du poêle nous mit en joie en achevant de nous sécher et en rendant à nos pauvres doigts engourdis leur souplesse habituelle.

Le profit de mon bien-être pour rouler une cigarette et Thomas pour bourrer sa pipe nous fumions avec délices depuis quelques instants lorsque Gagnon, très fier de sa chasse de l'hiver, me proposa de venir voir sa pelletterie, qu'il avait perdue dans son petit magasin aux provisions.

En sortant et dès le seuil de la porte, il aperçut mon héros à quatre pattes. Sans mot dire il s'arma d'un morceau de bois de taille exagérée, à mon avis, et administra au pauvre chien une volée à lui mettre les os en bouillie.

L'animal, la tête allongée entre les pattes, le museau enfoui dans l'herbe, recevait les coups sans un tressaillement, sans une plainte. Je ne pus y tenir.

—Que vous a-t-il fait? dis-je à Gagnon.

—Voilà trois jours qu'il est parti, monsieur.

—Dame, s'il est amoureux.

—Amoureux! lui! Ah! bien non, par exemple: haineux, oui. Il passe son temps dans le bois à tuer des porcs-pic, qu'il ne mange pas et qui lui remplissent le ventre de vers piquants; et de ces jours-là, on mourra. J'ai vu le battir, rien n'y fait, et le lendemain il disparaît pen-

—Pas tout à fait trois ans. Je l'ai rapporté de Terre-neuve où je suis allé aux lous-marins; c'est un bon chien, il tira très bien sur la sleigh, va à la mer comme un poisson, mais il ne fait pas mon affaire.

—Voulez-vous me le vendre? —Volontiers, Combien? —Trois piastres, est-ce trop? —Non, certainement, c'est dit. Je l'emmené.

Et voilà comment je devins propriétaire du meilleur des chiens.

Ses ancêtres étaient nés et avaient vécu sur le rivage français de Terre-neuve, où le souvenir de leurs vertus et de leurs grandes actions se perpétuait encore. Les chasseurs du pays aimaient à se rappeler, pendant les longues veillées du camp, les traits de force, de dévouement et de persévérance des aïeux de mon nouvel ami.

Je ne sais s'il avait la perception bien nette des devoirs que lui imposaient les traditions léguées par ses ancêtres? Je le crois, quoiqu'il puisse être permis à un chien de les oublier et qu'il ait toujours négligé de me faire la moindre confiance à ce sujet.

Cependant, il s'exhalait de la dignité de ses allures, de l'expression de son regard, du frétillement majestueux contenu de sa queue, comme un parfum des hautes vertus de sa race.

Je ne puis dire qu'il fut beau. Il était noir, noir peu brillant. Ses pattes un peu trop massives étaient à demi palmées. Ses oreilles étaient un peu courtes et sa queue avait perdu la plupart des poils primitivement très longs qui en faisaient l'ornement.

Son œil était remarquable. Petit, mais expressif et lumineux. L'expression en était étrangement éloquent et variée. Pour les miens, pour moi elle peignait l'affection sans réserve et jamais aucun regard n'a su me dire "je t'aime" comme savait me le dire l'œil de mon chien. Pour ses ennemis, les lous-marins et les porcs-pic, il devenait d'une invraisemblable dureté. Il savait haïr autant qu'il savait aimer.

D'où venait cette haine qui touchait à la férocité? Quel rôle avaient joué dans sa vie, encore bien courte, ces doux animaux, si timides à l'ordinaire? Je ne le sus jamais, bien qu'il me soit arrivé de l'interroger souvent. Je vous vois sourire: interroger un chien! Allons donc! Eh bien! oui, j'ai souvent parlé à mon chien et souvent il m'a répondu.

Croyez-moi, c'est un pauvre chasseur que celui qui ne sait ni comprendre son chien, ni s'en faire comprendre.

L'Ours parlait une autre langue que la mienne, il est vrai, et cette langue, entièrement minée, je la saisissais parfaitement et la mienne n'avait plus pour lui que de bien rares secrets.

Cela ne s'était point fait en quelques heures. Nous avons surmonté ensemble bien des obstacles, éprouvé côté à côté bien des misères avant d'en arriver là. Mais un jour nous nous sommes compris et je lui ai dit tout, tout ce que je ne vous dirai jamais; et, seul, il m'a vu pleurer une fois.

J'avais sur ses passions le plus complet empire. Je l'ai vu résister aux plus entraînantesses séductions, et le moindre de mes appels suffisait pour lui faire abandonner un amour déjà partagé. J'étais son unique affection. Il aimait celle que j'aimais, méprisais ceux que je méprisais, et savait être strictement poli avec les indifférents.

Lorsqu'un jour je ramenais à mon camp la chère créature que je venais d'épouser, il sut lui témoigner ses sympathies de la manière la plus délicate et quand Dieu m'eut donné des enfants, il devint pour eux sans efforts, plus qu'un second père.

Attelé à un traîneau spécial, il les promenait sur le bord de la mer et rien n'égailait, en cette circonstance, la prudence de ses allures et la gravité de son maintien. Il avait conscience de la hauteur de ses fonctions et savait exercer un sacerdoce.

les anxiétés que j'eusse éprouvées jusqu'alors.

Pendant que l'Ours promenait sur le rivage le premier de mes enfants, à cette époque âgé de deux ans, je m'étais hissé sur une roche du large où j'imitais de mon mieux les attitudes des lous-marins éboués, dans l'espoir d'attirer moi quelques-uns de ceux que je voyais nager à proximité de mon poste d'affût.

Séduit par la vérité de mes poses, l'un d'eux s'approcha à portée de fusil et je le tirai en bonne condition. Au bruit de la détonation, mon chien avait levé la tête et aperçu ma victime, qui se débattait à la surface de l'eau emporté par sa haine et ne songeant plus au précieux fardeau que je lui avais confié, il se précipita au galop vers la mer où déjà le traîneau et l'enfant allaient s'engouffrer, lorsque je poussai un cri terrible en me levant sur ma roche, de tout ma hauteur.

Il s'arrêta brusquement, tourna la tête vers l'enfant que le bain imprévu qu'il prenait faisait tour à tour pleurer et rire et reprit docement le chemin de la maison, où ma femme qui avait assisté de loin à ce drame, recueillit le bébé et se hâta de le changer de vêtement.

Je ne songeais plus à chasser et je repris la terre. En arrivant au plain, j'y trouvais ma femme et le bébé.

L'Ours qui les suivait vint se coucher devant moi. Il s'attendait à une correction de premier ordre et son regard me disait si clairement: trappe, mais souviens-toi que je t'aime et que je suis un chien, c'est-à-dire un ami un peu fou, quoique à l'inaltérable dévouement que je me contentais de le saisir par l'oreille et de lui adresser quelques paroles sévères et très émanes, qu'il parut merveilleusement comprendre.

Depuis cette faute unique, qu'avait provoquée, d'ailleurs, ma propre imprudence, j'ai en quelquefois à rougir de ma conduite, jamais de la sienne.

Il m'a toujours donné l'exemple de toutes les mansuétudes, de tous les courages et de toutes les abnégations.

Il a péri sous la banquise en aidant à sauver ma famille de la mort par le froid.

C'était en 1889, j'avais été nommé gardien du phare de l'île aux Parroquets—Il fait bien vivre. Ce phare est édifié sur un îlot rocheux jeté à trois milles au large, au milieu de raz-de-marées et des courants les plus dangereux. Sur cette roche dénudée, aucun arbre ne peut croître, et ses seuls hôtés, avant mon arrivée, étaient les fous de Bassan et les parroquets de mer [marcaux] qui lui valurent son nom. En hiver, tous les communications avec la terre ferme sont interrompues à cause des glaces toujours en mouvement.

Arrivé trop tard en automne, je n'avais pu faire transporter sur l'île une quantité de bois de chauffage suffisante pour mon hivernement. Inquiet de cette pénurie forcée et très périlleuse en un semblable lieu, j'avais cherché à y remédier, avant la naissance de la banquise, en recueillant sur les îlots avoisinants de la Maison et du Rac, c'est ainsi qu'on les nomme, tout le bois de merée que la mer y jette quelquefois en grande quantité au printemps, quand débâclent les grands rivières de la côte. J'en avais formé plusieurs amas que je me proposais d'aller chercher au fur et à mesure des besoins de mon humble colonie.

Vers la mi-mars, malgré la plus rigide économie, la provision de bois transportée sur l'île du phare, était épuisée, et je dus recourir à mes réserves. Un pont de glace, qui semblait offrir de nombreux gages de solidité s'était formé entre les îlots, les réunissant entre eux, puis se joignant à la banquise se prolongeait au large aussi loin que la vue pouvait s'étendre du sommet de la tour où s'allumaient les feux en été.

Après avoir sondé la glace, mon engagé, l'Ours très fier d'être attelé sur sa traîne sauvage et moi, nous nous mimes en chemin. Pendant trois jours nous charriâmes sur les îlots. A la fin de la troisième journée—journée dont le souvenir douloureux ne saurait jamais s'at-

le chien de toutes nos forces, en hâlant sur un corde fixée aux brancards du traîneau; déjà nous touchions au rimpart, lorsque la glace, sans doute rongée en dessous par l'effort du courant, se rompit tout à coup en arrière de nos pas et mon malheureux chien, pris entre les menoirs de la traîne, alourdi par le bois, fut entraîné à l'eau, qui fuyait comme un torrent sous le champ glacé. Pendant quelques instants nous résistâmes avec énergie à la traction violente du courant et déjà j'espérais arracher l'Ours au danger terrible qui le menaçait, lorsque la corde se brisa et le malheureux animal disparut à jamais sous la banquise. J'allais me précipiter, bien inconsciemment à sa suite, dans l'espoir fou de lui porter secours une dernière fois; mais mon engagé comprenant que je me perdais pour rien, me saisit à bras le corps et me retint près de lui. Alors je revins à la raison et je m'assis sur la glace, le cœur serré et trébuchant de tous mes membres, et... je puis bien vous le dire maintenant; je crois que si j'avais été seul je me serais mis à pleurer.

C'est ainsi que j'ai perdu mon chien.

H. DE PUYJALON

UNE GRANDE CAUSE DE SUCCES EN INDUSTRIE LAITIÈRE

Je conversais l'autre jour avec plusieurs cultivateurs; le sujet de la conversation était sur les vaches laitières; le soin qu'il faut leur donner, leur rendement sous les diverses traitements qu'elles reçoivent. A l'appui de mes assertions je tâchais de démontrer la différence des rendements qu'il y a entre les troupeaux de certains cultivateurs. Pourquoi disais-je, un cultivateur retire-t-il \$40 de profit avec ses vaches tandis qu'un autre n'en retire que \$15 à \$20? C'est parce que tel cultivateur convaincu qu'une mauvaise vache coûte autant à entretenir qu'une bonne donne un soin particulier au choix des sujets de son troupeau, il fait grand cas des reproducteurs et n'élève que les individus qui proviennent de ses meilleures vaches laitières et d'un taureau de première classe qui provient lui-même d'une excellente laitière. Cet autre cultivateur n'est pas si particulier. Il croise ses vaches avec le premier avorton venu et se forme un troupeau de vaches inférieures qui lui donnent de maigres profits. Voilà la principale cause du succès et de l'insuccès dans l'industrie laitière.

Pour démontrer ce que peut produire la race améliorée, je citais le cas de quelques vaches qui avait donné avec la même quantité de nourriture qu'auraient consommée des vaches de qualité inférieure, des rendements extraordinaires: tels que 800, 900, 1000 lbs de beurre par année. Je citais spécialement la vache Jersey Lily Flagg qui a donné 1046 lbs de beurre dans son année. Vous ne sauriez croire avec quels sourires d'incrédulité ces chiffres furent accueillis par mes interlocuteurs, même l'un d'eux ne m'a pas dit ouvertement que j'étais un menteur, mais l'a bien laissé entendre. Il y a si loin en effet entre une vache qui donne plus de mille livres de beurre dans une année et celle qui donne à peine 100 lbs! Dans tous les cas je crains bien de m'être fait une mauvaise réputation en affirmant à ces cultivateurs des faits les plus véritables, mais tout à fait invraisemblables pour eux. Ce qu'il y a de malheureux c'est qu'ils ne sont pas les seuls incrédules.

Croyez moi, cultivateurs, si vous voulez avoir de bon résultats avec vos troupeaux, choisissez bien les sujets qui les composent; ne craignez point de dépenser une couple de piastres pour avoir le service d'un bon taureau reproducteur. Cet argent vous sera centuplé dans quelques années. Croyez en la parole d'un agronome canadien de mérite qui disait dernièrement que le plus grand ennemi de l'industrie laitière, le plus grand obstacle à son succès est le taureau banal qui court libre tout l'été. Celui-là ne coûte pas...

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

The First and Best Insurance Association; Gives Insurance at Cost; Total Business nearly \$300,000,000. Paid nearly \$3,000,000 in 1893 to deceased members; Conducted on the 6th Plan.

AGENTS wanted to canvass the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address: GEO. P. THOMAS, SPECIAL AGENT FOR P. E. Island, Moncton and Summerside. June 7th '94.

JOSEPH GALLANT

—NEGOCIANT EN—

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12. '94.

AGRICULTURAL IMPLEMENTS PLOWS HARROWS & C

A full line of the above with all necessary repairs constantly on hand. Don't fail to try our Celebrated Farmers. JAMES P. CUNNINGHAM, Alberton, P. E. Island.

LIVRES! LIVRES!

Nous avons le plaisir d'annoncer à la population française de cette province que nous vendons des livres de toute description à des prix très réduits pour argent comptant. Nous avons toujours en mains l'assortiment le plus complet de LIVRES D'ECOLE. Nous vendons un DICTIONNAIRE FRANCAIS et ANGLAIS bien relié en toile pour 25 centimes. Si vous ne pouvez venir nous voir vous-même, envoyez-nous vos ordres par la maille et nous vous expédierons promptement ce que vous désirez. HAZARD ET MOORE, Charlottetown I. P. E. Oct 12 1894.

COFFINS AND CASKETS

I beg to notify the public that I have just received a supply of Coffins and Caskets which I will sell at reasonable prices. I also beg to remind the public not to forget that I am selling Goods cheaper than ever for cash and therefore don't forget to give me a call when you have cash to spend. THOS. WILKINSON, ALBERTON.

A PIANO ORGANS BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS. Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N. J.

Advertisement for RIPANS TABLETS. REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels. Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 25 cents. Address THE RIPANS CHEMICAL CO., 10 Spruce Street, New York City.